

Olivia Elias : « Ce Mont qui regarde la mer »

Écrire pour nommer l'effacement et tenir tête au silence

Née à Haïfa (Palestine) en 1944, Olivia Elias a vécu sur trois continents. Après une enfance à Beyrouth où sa famille avait trouvé refuge, elle poursuit des études d'économie à Montréal. Elle y vit et y enseigne de nombreuses années avant de s'établir en France au début des années 1980. Traduits en plusieurs langues, ses poèmes paraissent dans de nombreuses revues et anthologies, en France comme à l'étranger. Depuis 2022, la prestigieuse maison de poésie américaine World Poetry Books a publié deux recueils, dont *Chaos, Crossing* (version augmentée de *Chaos, Traversée*), finaliste du Sarah Maguire International Prize for Poetry in Translation en 2024.

Toufik ABOU HAYDAR :

On peut parcourir le monde entier sans jamais posséder de pays. On peut détenir tous les passeports possibles et rester néanmoins dépourvu d'une identité reconnue, nécessaire pour bâtir un avenir. Le salut ne vient que par la bonne volonté des âmes justes, et souvent, grâce à la parole libérée que seule la poésie sait offrir. Il y a un temps pour tout. Un temps pour faire la guerre, et un temps pour faire la paix. Les enfants de Haïfa connaissent mieux que quiconque ce que représente l'éloignement. Olivia Elias, elle, lutte à sa manière. Par la plume.



Dans *Ce Mont qui regarde la mer*, la beauté de la construction poétique et la douceur des images façonnées s'imposent comme les maîtres mots de l'ouvrage. Olivia Elias y trace son chemin avec une précision mesurée. Elle y dépose ses vers comme autant de pierres précieuses, ciselées avec une grâce parfaite. Mais au cœur de ces lignes se glisse aussi l'espérance, le vœu palpitant d'un retour aux racines. Cet espoir, parfumé de nostalgie, apparaît dès le titre : la mer qui attend au pied de la montagne. Au Levant, le dicton affirme que l'on devine le contenu d'une lettre rien qu'en lisant l'adresse de son expéditeur. Ici, en effet, le message se révèle d'abord par l'enveloppe avant même d'être ouverte. La permanence de la montagne, et le regard de la mer expliquent l'exil, la douleur, la détresse... et pourtant ! Rien n'est crié. Tout est assumé, murmuré avec lucidité, afin que la poésie puisse être un geste de réconciliation entre la perte et la lumière plutôt qu'une lamentation sans fin.

Olivia Elias livre un combat poétique. C'est une lutte permanente contre l'effacement. L'effacement d'une terre, d'une mémoire, d'une identité. La peur de l'amnésie surgit dans son œuvre comme le double obscur d'un exil sans fin. Son goût est amer, insidieux, assassin. Ces signes de l'oubli — tantôt imposé, tantôt consenti — ne sont pas de simples mots, mais le geste abject d'une soumission face à la blessure. Une grotesque entreprise de destruction. Une machine infernale qui gomme les noms, efface les rêves, métamorphose les visages.

Haïfa, Beyrouth, Damas... Autant de points de lumière blessée sur la carte d'une géographie intime et disloquée. Les diligences traversent la poussière des routes comme des cicatrices laissées par le temps, tracent leur sillage dans un paysage aride et patient. Les embarcations, elles, ramassent l'humain puis coupent la mer en deux, en cinq,

en mille fragments, pour morceler l'horizon à chaque départ. Face au sort prédit, au présage intraitable, les trajets promettent un non-retour absolu. La date d'expiration de ce genre de « retour à la maison » s'avère être toujours trop courte. Rien n'y fait. La montagne observe les vagues se jouer des voyageurs et de leurs espoirs. Entre le sol desséché et l'eau mouvementée, le voyage devient alors une attente éternelle, latente, que miroite l'inconnu. En confrontant la perte à la mémoire, la poète dénonce la violence de ceux qui réécrivent le monde à coups de « glaive et de feu ». Mais dans le même mouvement, elle restaure, par les mots, ce qui a été arraché à sa vérité première. La poésie d'Olivia Elias devient résistance. Un refus du silence. Un acte de survie face à la stagnation ambiante. Il vaut mieux allumer une bougie que maudire les ténèbres », enseigne la sagesse ancienne.

L'attachement viscéral à une terre se dresse dans ses paroles à la manière d'un rempart contre l'oubli. On ne peut oublier la douleur. On ne peut, résolument, se détacher de l'enfance perdue, car c'est elle qui demeure, obstinée, au cœur de l'être. Les moments de bonheur, de lumière et de joie intense vécus dans l'enfance s'effacent avec le temps. Ceux de la perte, de la déchirure et de l'éloignement, eux, s'inscrivent dans le roc.

Le monde qu'évoque Olivia Elias est traversé par une tension constante, anxiogène. L'attente et la lassitude s'y mêlent, s'y greffent, comme pour chasser la beauté fragile des souvenirs. Dans une écriture toute en retenue, la poète fait naître une inquiétude sourde, celle d'un retour espéré à la terre natale — un retour toujours possible, malgré les signes contraires, malgré la distance et l'effacement. Cette atmosphère ne cherche pas à étouffer le lecteur, mais à lui faire ressentir la fragilité du réel, la violence du silence imposé.

Ce Mont qui regarde la mer

Olivia Elias

Postface de Khalid Lyamlahy

Éditions Cambourakis, 2025

[tps://www.cambourakis.com](https://www.cambourakis.com)

POÈMES CHOISIS

partout flottant, les ombres blanches

souvent la douleur les réveille
à leur membre coupé une zone dans le cerveau
s'allume disent les neurologues
la douleur du membre fantôme (nommée)

de même sur la carte du monde
& dans le cortex l'empreinte indélébile

comme s'il suffisait de remplacer
d'un trait de plume plus quelques
déclarations/veto le nom d'un pays
pour l'effacer

n'y a-t-il pas toujours dans nos maisons

à nos tables une place pour les fantômes
partout flottant les ombres blanc

(Page 15)

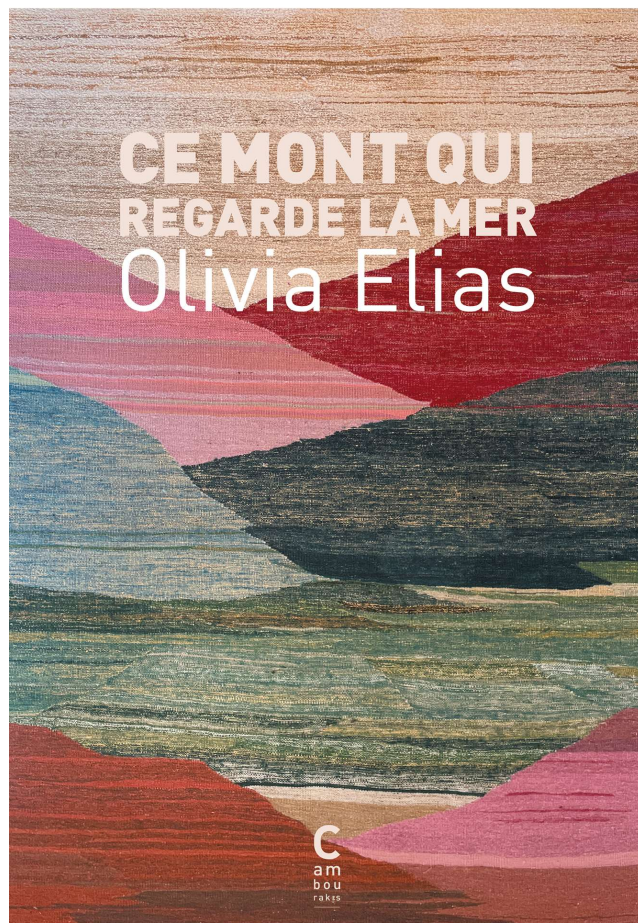
j'écris d'un pays perdu

j'écris d'un lieu perdu
en marge de toutes les marges

un pays qui flotte entre présence et absence

j'écris & tisse des cordes de mots
pour venir à bout de cette montagne
de fables & légendes mensonges
& trahisons affronter les tempêtes
de feu résister aux ouragans
qui me précipiteraient au fond de
gouffres où grouillent les vipères
échapper aux soldats juges & censeurs
lancés à mes trousses

(Page 54)



homme, enfant, route

un homme jeune
sur des béquilles
un enfant
une route

une route chemin de terre labouré
dans paysage d'outre-monde
autrefois asphaltée bordée de palmiers
d'édifices aux balcons regardant la mer
avec passages piétons panneaux
indicateurs

tous deux avancent fuyant Khan Younès
zone humanitaire dite sûre

l'homme sur ses béquilles l'enfant devant soutenant
la jambe droite du père embrochée à l'horizontale

tous deux avancent dans le Corridor de la Mort

(Page 76)